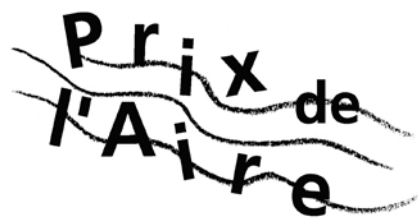


Prix de l'Air

Concours littéraire des Communes
de Bernex et Confignon

Edition 2018
« Le vent se lève... »

Recueil des textes lauréats



Catégorie A « Adultes »
Tout public dès 18 ans

Catégorie A « Adultes »

1^{er} prix

Les dessins de Maud Emmanuelle SORG

C'est une miniaturiste, Maud. Ce n'était pas le cas au début, bien sûr. Le portrait à peine esquissé des premières années, toujours le même, sur fond de bleus variés a fait place à la précision du dessin. Du portrait elle est passée au corps entier, du corps unique, à la multitude. Corps anonymes, en mouvement, ployés sous l'effort ou cambrés sous la torture, un monde fantasque à la Jérôme Bosch où visions démoniaques et scènes de genre se côtoient, s'emboîtent les unes aux autres, comblent les blancs du papier par le noir, le vide par le plein. Des fragments de textes apparaissent ça et là qu'elle enlumine de figures dantesques. Des personnages brossés sans complaisance. L'ensemble laisse une impression d'inachevé, comme la Tour de Babel peinte par Breughel dont elle a punaisé une reproduction au-dessus de son lit. Une enfant de la Renaissance, Maud, qui s'est trompée de siècle ! Assise à son bureau devant la fenêtre, lorsque le soleil éclabousse sa feuille blanche à travers les carreaux, elle résiste à la tentation d'aller se promener dans le jardin. Elle dessine, besogneuse, persévérante. La couleur est secondaire. Quelques traits sont parfois rehaussés au pinceau d'un rouge sombre, laque de Chine. Elle n'a pas toujours le matériel adéquat. Elle dessine sur du papier d'emballage, du carton, des couvercles de boîte à cigares, des dos de calendrier. Peu lui importe le support, elle transforme en images pittoresques ce qui lui tombe sous la main. Une fois terminées, elle entasse ses œuvres dans un coin de sa chambre et n'y pense plus. Quand il n'y a plus de place ni sur les meubles, ni dessous et que les tableaux entravent les déplacements dans la pièce, Madame Cazeneuve organise une exposition. Autrefois, les murs du séjour, de la salle à manger et des couloirs étaient tapissés des œuvres de Maud. Mais depuis que certains résidents, effrayés par son univers tourmenté refusent de quitter leur chambre, on a restreint l'accrochage à la salle de séjour.

Madame Cazeneuve est l'infirmière cheffe du pavillon fermé d'un hôpital psychiatrique. Maud a bientôt soixante ans et elle y vit depuis l'âge de dix-neuf ans.

A dix-neuf ans, on a la vie devant soi ! A la maison, on s'évertuait à le lui scander sur tous les tons. Ses parents, sa sœur, ses copines de lycée, celles qui changeaient de petit copain tous les six mois. Tu ne vas pas foutre ta vie en l'air pour un mec, quand-même ! la suppliait Alice, son amie de toujours, celle qui garde les secrets, qui partage les peines, qui soutient ou qui s'oppose mais qui est toujours là. C'est d'ailleurs la seule qui vient lui rendre visite, la seule à qui Maud accepte de se laisser voir. Son corps boursoufflé par les neuroleptiques et la sédentarité, elle n'ose plus le montrer qu'à ceux qui partagent sa misère, et à Alice qui n'en a cure et qui la regarde du dedans.

Mais Maud restait sourde aux exhortations de son entourage.

Au village, tout le monde connaissait Maud et Alexandre. Ils avaient le même âge et se retrouvaient dans la même classe depuis la maternelle. Les parents de Maud avaient leur

boucherie dans l'une des arcades de la Grand Rue, au 23, au-dessous de l'étude de notaire du père d'Alexandre. Quand les deux enfants rentraient de l'école, ils avaient l'habitude de faire leurs devoirs dans l'arrière-boutique de la boucherie. Lorsqu'il avait terminé son travail, le père d'Alexandre descendait acheter quelques côtelettes pour le repas du soir et ramenait son fils à la maison. C'est ainsi qu'ils finirent leur école obligatoire et s'en allèrent poursuivre leurs études dans la ville voisine jusqu'à leur examen de maturité. De retour au village, ils firent une grande fête pour annoncer leurs fiançailles. On installa des tables dans le pré derrière la Mairie, les parents de Maud firent cuire à la broche un agneau entier, les mères des jeunes firent des pâtisseries. Quant aux copains, ils engrangèrent des provisions de bière et de toutes boissons qui délient les langues et égayent les cœurs. Tout le monde félicita chaleureusement les parents des futurs mariés, sans porter grande attention à l'attitude compassée des parents d'Alexandre ni à leur mine renfrognée. Ils étaient comme ça, les Deville, on ne s'en formalisait pas. Un peu guindés, bien sûr, on chuchotait dans les granges, mais Madame faisait du bénévolat pour la paroisse et leurs enfants étaient bien élevés.

Le mariage était prévu pour septembre. Quelques jours après la fête, une lettre est arrivée dans le courrier de la boucherie, au nom de Monsieur et Madame Bonardeau. C'est Maud qui la tendit à sa mère. Ce jour-là, elle donnait un coup de main à la caisse, comme toujours le vendredi parce qu'il y avait du monde. Puis les clients se firent plus rares, on allait bientôt fermer. Maud alla rejoindre sa mère dans l'arrière boutique. Elle la trouva assise sur une chaise, en larmes. Elle lu la lettre. C'est comme ça qu'il les trouva, la mère et la fille, l'une en pleurs, l'autre debout, le regard absent, comme si une bourrasque givrante l'avait prise de plein fouet, la pétrifiant à jamais.

Il faut que vous compreniez... notre condition ne permet pas....de Maud ne saurait nous convenir....Alexandre a besoin d'une situation....nous l'avons envoyé dans une grande capitale où il sera bien formé....

Monsieur Bonardeau ne finit pas la lettre et la jeta dans les flammes du four à bois.

Depuis ce jour, Maud n'a plus parlé, n'a plus mangé. Tous les efforts entrepris pour la sortir de son marasme furent vains. Elle déambulait comme une ombre dans la maison, astiquait ce qui n'avait pas besoin de l'être, désherbait le jardin sans relâche. On la voyait descendre la Grand Rue pour aider ses parents à faire la fermeture, toujours plus famélique, plus fragile. Puis elle ne se leva plus et dû être hospitalisée. Les médecins tentèrent de l'aider mais ce fut peine perdue et on la transféra en division psychiatrique. Pendant longtemps, elle a été nourrie par une sonde qu'on lui enfilait dans le nez. On lui attachait les mains pendant les repas pour qu'elle ne l'enlève pas. Un jour, un jeune interne fraîchement débarqué dans le service vint la voir. Il s'assit au bord de son lit.

-- Je suis sûr que si je vous fais enlever la sonde, vous ferez un effort pour manger. Bien sûr c'est difficile, ça va contre vos principes, vos valeurs, mais c'est mieux que d'être nourrie par un tuyau comme les oies qu'on gave pour engraisser leur foie. Vous n'êtes pas une oie.

Alors on a enlevé la sonde et Maud s'est remise à manger. C'est depuis ce jour qu'elle dessine.

Au pavillon fermé, il y a aussi Augustin. Sa belle tête large au front haut n'a pas dû convenir à la morphologie de sa génitrice, tant il a fallu d'efforts et de manipulations pour l'extraire du corps maternel. On a dû y aller aux forceps, on a tiré, décoincé, et quand enfin l'enfant fut dehors, son visage était tout bleu. Malgré l'oxygène et tous les soins prodigués, Augustin n'a jamais été un enfant comme les autres. A l'âge où l'on est un petit garçon, il était encore un bébé et à celui où l'on est adulte, il est resté petit garçon. Mais un petit garçon qui ne parlait pas. Puis ses parents moururent et l'assistance publique le plaça dans cet hôpital. Comme il avait la mauvaise habitude de partir se promener droit devant lui et se perdait, on le transféra dans le pavillon fermé.

Maud l'aime bien, Augustin, ils sont assis à la même table, à la salle à manger. Il a un franc sourire et des yeux délavés qui s'éclairent à la vue de Maud. Pour lui, elle a retrouvé les mots qu'il n'a pas, elle les épelle patiemment : po-mme, fe-nê-tre, jar-din. Jardin dans lequel ils se promènent souvent. La règle voudrait que les résidents (c'est ainsi qu'on les appelle, ça fait moins asile) changent de place à table tous les mois. Mais ces deux-là, personne n'a encore osé les séparer. L'équilibre est un état si précaire dans ce pavillon que lorsqu'il s'installe quelque part, on le préserve. C'est en tous cas la façon de penser de Madame Cazeneuve et de son équipe.

Un jour pourtant, Madame Cazeneuve se présente devant tous les résidents qu'on a rassemblés dans la salle de séjour. Sous sa blouse blanche, on devine un joli tailleur rose qu'on ne lui a pas vu souvent. Ses pommettes aussi sont plus roses que d'habitude et elle serre ses mains si fort qu'elles en deviennent blanches. A ses côtés se trouve un jeune-homme d'une trentaine d'années, le sourire un peu forcé. Elle se racle deux ou trois fois la gorge avant de parler :

-- Mes chers amis, voilà vingt-huit ans que je vous côtoie presque tous les jours, que je connais vos souffrances, que je partage vos joies et vos espoirs. Le temps passe et dans une semaine, j'aurai soixante-cinq ans, je vais donc prendre ma retraite. Je vous présente Monsieur Jean- Erasmé Badan qui me remplacera. Je suis sûre que vous vous entendrez bien et qu'il saura vous soutenir dans votre chemin de vie.

Jean-Erasmé Badan sort d'une école de cadres, fraîchement moulé aux nouvelles directives concernant le management d'une équipe de soignants en institution. Lors de sa première semaine consacrée à l'observation, il est effaré par le fonctionnement – les disfonctionnements devrait-on dire – qui selon lui compromettent gravement la santé des résidents, l'équilibre du groupe et les relations entre résidents et soignants. Consignes différentes selon les personnes, tutoiement du personnel à l'adresse de certains d'entre eux, horaires élastiques pour les repas, temps de repos, promenades, etc., discussions à bâtons rompus entre soignants et pensionnaires après l'extinction des feux ; la propreté dans les chambres laisse à désirer, les affaires personnelles ne sont pas toujours réglementaires et bien d'autres choses encore.

Le lundi suivant, Mr Badan réunit le personnel dans la salle à manger, fait part de ses griefs et donne ses nouvelles directives. C'est un de ces jours du mois de mars où la météo hésitante

perturbe les habitants de la région encore engoncés dans leurs parures hivernales. Le brouillard cède soudain la place au soleil de printemps, interrompu par quelques giboulées, aussitôt emportées par une bise glacée. Les résidents, bousculés dans leurs habitudes se traînent dans les couloirs, refusent de sortir, submergés par leurs crises d'angoisse, de déprime ou d'agressivité. Fait inhabituel, les soignants ont perdu leur élan, leur patience et quelques scènes explosives éclatent ça et là avant l'heure du coucher.

Maud a mal dormi. D'humeur maussade, elle arrive en retard au petit-déjeuner. A sa place, la grande Berthe aux cheveux rouges est assise et minaude devant Augustin ravi, qui a sorti son sourire des grands jours.

Elle entreprend de la déloger quand une voix tonitruue derrière elle : « Non Mademoiselle Bonardeau, ce n'est plus votre place ». Deux grosses paluches se posent sur ses épaules, la bousculent pour aller l'asseoir de force sur une chaise deux tables plus loin, en compagnie de trois baveux mutiques.

Maud a toujours été d'un naturel calme et accommodant, excepté pendant sa période d'anorexie. C'est pour ça que personne n'a anticipé le cyclone qui s'abat soudain sur cette table. Sa masse corporelle lui servant de levier, elle soulève la table qui retombe sur la tranche, éjectant la vaisselle en mille morceaux sur le plancher, le café brûlant sur les genoux de ses voisins de table. Profitant de la surprise générale, elle fonce dans sa chambre où elle s'enferme en poussant sa commode contre la porte. Ni les menaces ni les douces paroles d'Hélène, son infirmière préférée, ne la font réagir. A l'intérieur, toujours le silence. Quand enfin on arrive à entrer dans la chambre, le sol est jonché de débris de cartons, de bois et autres matériaux. Maud est assise sur son lit, une montagne de confettis de papier noircis à ses côtés qu'elle jette par poignées vers la fenêtre grande ouverte, à travers les barreaux, et que le vent s'empresse d'emporter au loin.

Catégorie A « Adultes »

2^{ème} prix

Le premier souffle

Madame Delphine GOLDSCHMIDT-CLERMONT

Je me souviens très précisément du bruit qu'a fait l'arbre en tombant. Un profond soupir, à la fois sec et feutré, un craquement frissonnant. Comme une averse de grêlons qui s'abattrait d'un coup sur un sol meuble. Ou mille petits oiseaux duveteux qui tomberaient tous ensemble du nid sur les pavés. Le bruit a empli l'espace un court instant et c'est comme s'il avait effacé tout le reste – le parc entier était blanc. Tous les bruits du monde engloutis par la neige, et dans ce silence absolu, la chute de l'arbre. Mais on était en juillet, puisque tu es né en décembre, alors bien sûr il ne pouvait pas y avoir de neige – j'en ai simplement saupoudré mon souvenir.

Des arbres, il en tombe, c'est vrai. Dans les tempêtes. Sous les tronçonneuses. Mais celui-ci est tombé sans prévenir, sans périmètre de sécurité, sans alerte météo. Par un matin calme, depuis la rue qui surplombe le parc, il a sauté du mur. Ou alors, un insecte l'a poussé. Le feuillage en avant, il a fait un plongeon raide. Et cet arbre immense, ce géant encore frémissant de verdure, s'est retrouvé exposé là sens dessus dessous, ses petites racines dérisoires pointées vers le ciel... Du moins, il me semble. L'image de l'arbre est moins nette dans mon souvenir que le bruit qu'il a fait en tombant. Parce qu'au moment où ce bruit stupéfiant m'a fait tourner la tête, il s'est passé autre chose – tu m'as donné un coup de pied. Le tout premier Coup de pied intérieur.

Plus tard, dans un instant de confusion, je me suis demandé si c'est ton coup de pied qui avait fait tomber l'arbre. Ou si c'est la chute de l'arbre qui t'avait fait heurter brusquement la paroi de mon ventre. Ou encore, si ces deux événements simultanés n'avaient eu pour seul lien que mon corps figé de stupéfaction entre le bruit du dehors et le coup du dedans.

Cela n'a duré qu'un instant. Et puis sont revenus les ronflements de moteurs et les klaxons, les exclamations des passants devant l'arbre gisant à terre, les pulsations de mon cœur couvrant les signes délicats de ta présence. Dans ce retour à l'ordinaire, j'ai pourtant senti une infime variation. Comme si quelque chose dans l'air avait vacillé,

s'était mis doucement en mouvement. C'était presque imperceptible, léger comme une odeur d'automne.

Lorsqu'ils sont venus avec les tronçonneuses, on avait déjà expliqué dans le journal que l'arbre était un micocoulier souffrant d'une maladie racinaire, qu'on ne déplorait heureusement aucun blessé, que le trafic avait été perturbé jusqu'à la gare et que le service des espaces verts procédait à des contrôles sur tous les micocouliers de la rue en vue d'éventuels abattages préventifs. Du bruit de la chute, il n'était pas fait mention. Du vent étrange qui s'était levé, non plus. Pourtant, ce n'était alors plus qu'une simple impression. L'air avait pris une consistance fluide, insaisissable. Ne ressemblait ni à la bise ni au vent ordinaire. Ce n'était pas une question de température, de force ou de vitesse. Plutôt de caractère, si l'on peut dire. Rusé. Persuasif.

Il était difficile de mettre des mots sur ce phénomène. A la rigueur, dans l'ascenseur avec les voisins, on pouvait s'exclamer « quel vent ! », ou « comme ça souffle aujourd'hui ! », mais on sentait bien qu'il s'agissait de tout autre chose. Il aurait été plus juste de dire « il fait dérangent ce matin », « l'air chatouille et agace ce soir », ou même « sentez-vous vous aussi comme une envie de fuir ? ». Mais ce ne sont pas des propos d'ascenseurs, alors on se lançait un coup d'œil gêné et on attendait en silence que la porte s'ouvre.

Dans la rue, je remarquais que les passants avaient les yeux plus brillants, les joues roses. Les hommes étaient ébouriffés malgré la gomina. Les cravates virevoltaient, les femmes chancelaient sur leurs talons hauts. Pourtant on ne sentait pas de joie. Ce n'était pas un souffle guilleret. On ne savait trop s'il fallait lutter ou se laisser entraîner. Les panneaux d'affichage métalliques dressés pour les prochaines votations cliquetaient dans le vent. Certains s'effondraient avec fracas. Les affiches, à moitié déchirées, promettaient le bonheur sur Terre et la conquête de la Lune.

Un peu plus tard sont apparues les montgolfières. Par la fenêtre de la séance hebdomadaire, je les voyais apparaître, s'élever doucement puis disparaître. C'était d'abord le ballon qui sortait du cadre, dans une paisible éclipse, puis la nacelle. Des montgolfières d'une couleur indéfinissable, d'un gris grumeleux comme une photographie en faible exposition. Rien qui ressemble à une carte postale. Elles passaient sans bruit à l'arrière-plan, derrière la tête du directeur général qui annonçait d'une voix morne les résultats semestriels et les licenciements. Je prenais des notes distraitemment. Toi, tu me tenais une compagnie diffuse.

Tu t'installais. D'abord lointain comme une exoplanète, tu avais pris tes aises au centre de moi-même. Tu avais mesuré l'espace à disposition, et tranquillement, tu travaillais à élargir, distendre les parois, arrondir les angles. Furtivement, à petits coups de pied, de genou, de coude ou de tête, on ne savait jamais trop. Mon ventre s'arrondissait comme un ballon. Ou plutôt comme une boule de bowling, dense, lourde.

Je parlais de toi à Grand-mère. Bien avant que les gens ne commencent à jeter des regards furtifs à mon tour de taille, je lui avais murmuré la nouvelle. Pour la faire patienter dans l'espoir de cette future rencontre. Reste quelques mois encore, grand-mère. Ne pars pas avant qu'il arrive jusqu'à nous. Mais grand-mère écoutait le vent, elle aussi. Le vent qui soufflait emportait la moitié de mes paroles. Et ses réponses, en retour, ne me parvenaient plus que par bribes. Je tendais l'oreille pour tenter d'en distinguer la source, de plus en plus lointaine. Regarde Alice sur la photo, disait-elle. Comme elle a l'air heureuse. Comment va-t-elle, Alice. Pourquoi ne vient-elle pas me voir. Grand-mère, Alice c'était il y a longtemps, je ne l'ai pas connue, c'était bien avant ma naissance. De quelle photo parles-tu, grand-mère ? Elle semblait triste et j'en étais désolée. J'essayais de lui parler de toi, mais comment parler d'un inconnu. Un inconnu proche, intérieur, mais encore un étranger. Une promesse. J'aurais voulu tendre un bras jusqu'au passé de grand-mère, et l'autre jusqu'au futur de ta naissance, et vous ramener tous les deux contre moi. Mais je n'étais pas assez souple. Alors je restais assise, ancrée par le poids tranquille de mon ventre, et je regardais grand-mère s'éloigner, de plus en plus légère, portée par les bourrasques.

Au fil des mois, presque imperceptiblement, le vent a changé de caractère. Comme s'il ne sentait plus le besoin de se faire discret. Il se faisait âpre, obstiné, impérieux. Il devenait presque impossible de lui tenir tête. Ceux qui marchaient contre le vent s'épuisaient et n'avançaient guère. Ceux qui se laissaient porter étaient poussés si fort qu'ils n'avaient d'autre choix que de courir. Parfois, un tourbillon les soulevait en l'air avec les feuilles mortes, puis les laissait retomber sèchement sur le sol. Ils se relevaient en grimaçant, le regard vide, et ils reprenaient leur course. De plus en plus vite, jusqu'à l'épuisement.

Tout s'accélérait. Même les mois filaient comme le vent. Ou peut-être est-ce moi qui avais ralenti ? Mon corps avait un nouveau centre de gravité, une pesanteur paisible. Dans la tempête, j'avançais comme un paquebot lesté par une quille de plomb. Parfois, je vacillais légèrement, mais jamais mes pieds n'ont quitté le sol. Toi qui n'avais pas

encore vu le monde, tu m'y tenais accrochée comme un aimant. Grand-mère, elle, flottait déjà haut dans le ciel, comme un cerf-volant étrange et magnifique.

Le jour des élections, le vent a soufflé furieusement. Le présentateur du téléjournal devait élever la voix pour couvrir les sifflements qui parasitaient son microphone. Il annonçait que des milliers de bulletins avaient été dispersés par la tempête, il en pleuvait à des kilomètres à la ronde. Un nouveau parti, dont le programme absurde se résumait à créer une gigantesque soufflerie pour susciter un vent contraire à celui qui avait envahi le pays, avait emporté la majorité des suffrages restants. Puis le prompteur s'est envolé et le présentateur est resté sans voix à l'écran, impuissant, désemparé.

Je me demandais jusqu'où cela pourrait aller. Et puis, par une matinée glaciale de décembre, sans prévenir, le vent est soudain tombé. Au beau milieu d'un courant impétueux, fiévreux, il s'est soudain retiré. Evaporé. A la place est resté un grand vide. Comme si rien ne l'avait remplacé. Hirsutes et hébétés, les passants titubaient, déstabilisés par l'inconsistance de l'air. Et puis, ils sont rentrés dormir. Dormir pendant des jours et des jours. Un grand silence s'est fait dans la ville.

Moi, j'attendais. Je t'attendais. Je t'ai attendu longtemps. Les minutes et les jours s'étaient mis en retrait. J'étais indifférente à l'horloge qui égrainait les secondes, comme si elle parlait une langue étrangère. Le temps de la séparation et de la rencontre ne se laissait pas deviner. Il pouvait être proche à être touché du doigt, ou lointain comme une année-lumière.

Enfin, le jour de ta naissance, le vent s'est levé dans mon corps. Ce vent-là n'avait rien à voir avec le courant surnois qui avait retourné le monde. C'était une brise pleine d'espoir et de promesses, un souffle puissant, âpre et bouleversant, une tempête d'une force inouïe, un cataclysme heureux.

Quand tu as emplis tes poumons d'air et emprunté ton premier souffle, j'ai repensé au micocoulier et au dernier soupir qu'il avait rendu dans sa chute.

Je t'ai appelé Ilan.

Il paraît qu'en hébreu, cela veut dire « arbre ».

Catégorie A « Adultes »

3^{ème} prix

Le livre Malika GAABOURI

Le pays était devenu un cimetière vivant. Malgré les supplications de sa mère " c'est le mektoub*, je n'ai plus que toi ma fille et Dieu sait ce qui t'attend là bas ! " Jana, le cœur déchiré, prit tout de même la décision de fuir le chaos qui l'avait vu naître, avec le risque de ne plus revoir sa mère, " personne ne mérite de mourir dans ces circonstances ! " lui répondait-elle.

Dès l'aube, avant que le vent se lève, elle prit la route pour réécrire son destin avec comme seul bagage un ouvrage qui lui tenait à cœur. De toute façon, s'encombrer de sacs ne servirait à rien. Le passeur, à qui elle avait demandé de l'aider à partir, lui avait déconseillé de prendre des vêtements ou des objets car ça ne ferait qu'alourdir le bateau et surtout ça prendrait de la place.

A côté d'une vieille gargote, lieu du rendez-vous sur la plage, un homme vêtu d'un anorak orange et d'un bonnet noir l'attendait. Il lui demanda l'enveloppe, dans laquelle elle avait mis toutes ses économies et lui fit signe de le suivre. Ils rejoignirent un groupe de personnes : un couple avec un bébé, des jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence et même un vieillard qui ne voulait pas finir sa vie sous les bombes.

Elle reconnut le passeur qui installait chaque personne l'une contre l'autre comme dans une boîte de sardines. Il jetait les affaires qui prenaient de la place dans l'eau sans même demander la permission à quiconque. Il fallait faire vite avant que les garde-côtes n'arrivent. Quand ce fut le tour de Jana de monter à bord, le passeur lui fit remarquer " Je t'avais bien dit : pas d'objets inutiles, ça alourdit le bateau et à quoi ce livre va te servir ? ". Sans lui répondre, elle le mit sous sa veste et s'assit à côté

du vieillard qui tremblait déjà de froid. Le bébé se mit à pleurer, l'homme à l'anorak orange cria sur la mère "on va se faire repérer ! Fais le taire ou jette le dans l'eau ! ".

La jeune mère terrifiée lui donna le sein pour le calmer. Devenu rouge de colère, son mari ravalait sa salive et se tut pour ne pas prendre le risque de se faire éjecter de l'embarcation, " c'est le prix à payer pour fuir une guerre injuste et retrouver un peu de dignité " se disait-il.

Le bateau s'éloigna. Triste, Jana lança un dernier regard en direction de la plage. A l'aurore, ce lieu paisible cachait l'horreur de la journée. Elle tenait contre elle son porte bonheur pour ne pas penser à sa mère, et oublier que la barque en surpoids pouvait échouer à tout moment. Déconcertée par les hurlements du passeur, elle n'eut même pas le temps d'essuyer ses larmes. Il criait à nouveau sur les jeunes parents car leur bébé s'était remis à pleurer. La mère, frêle, ne savait plus quoi faire pour le calmer, il refusait le sein. Le papa le prit dans ses bras et le berça. Un adolescent enleva sa

veste et le couvrit pour le réchauffer. Tandis que Jana, instinctivement, prit son livre et se mit à lire à haute voix, le bébé se calma.

Les autres passagers tendirent l'oreille pour écouter l'histoire. Jana tourna les pages, continuait la lecture jusqu'à ce que le bébé s'endorme. Le vieillard, qui ne grelottait plus, lui dit " continue benti*, ne t'arrête pas ". Les yeux humides, il fixait Jana qui avait l'âge de son fils. Ce fils qui lui avait envoyé l'argent de Suède pour payer le voyage. Le père avait hésité, préférant laisser la place à quelqu'un de plus jeune que lui. Mais son amour pour son fils l'a convaincu à partir le temps que cette maudite guerre finisse. Il se rendit compte de l'absurdité de la vie, il allait rejoindre son fils et sa compagne, une belle suédoise aux yeux verts, rencontrée à l'université. Alors que son fils avait projeté de venir l'été au pays pour le voir et lui présenter sa bien aimée.

*ma fille en arabe

Jana leva la tête et vit tous les regards posés sur elle. Ils attendaient la suite, elle continua de lire. Même le passeur se mit à écouter. Les réfugiés absorbés par les personnages et transportés dans un autre lieu, oublièrent qu'ils étaient sur une barque d'infortune au milieu de la mer, les vagues et le froid ne les dérangaient plus.

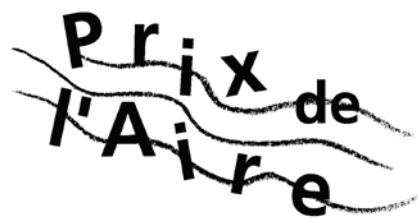
Tout à coup, un bruit de moteur les fit sursauter, un bateau arrivait dans leur direction. Le passeur leur dit de ne pas s'inquiéter et d'attendre ici, la côte étant en face. Il éteignit le moteur, prit son sac et sauta sur le navire qui s'était rapproché.

La peur envahit les voyageurs abandonnés dans le crépuscule, le jeune père leur explique les raisons de la fuite des passeurs avant que la police marine n'arrive. "Alors nous n'avons plus qu'à prier pour que la barque n'échoue pas " dit le vieillard.

Le bébé se réveilla, se remit à pleurer, il ne voulait toujours pas se nourrir au sein. La mère sortit un biberon de son sac et lui donna mais rien à faire, il braillait de plus belle ! Lucide, Jana reprit la lecture en espérant le calmer. A peine eut-elle le temps de commencer une nouvelle histoire qu'un zodiac surgit. Des garde-côtes leur demandèrent d'où ils venaient. Un des adolescents présenta son passeport en leur expliquant qu'ils avaient quitté leur pays en guerre et étaient attendus dans un camp pour réfugiés. Malgré une longue traversée dans le froid glacial, les visages détendus des voyageurs intriguèrent les garde-côtes. Ils leur reposèrent la question " mais d'où venez vous ? " Etonnés par la sérénité des passagers, une sérénité qu'ils n'avaient pas l'habitude de percevoir sur les visages des réfugiés. Ces derniers à leur tour s'interrogeaient sur l'incompréhension des garde-côtes.

Ils les firent monter un après l'autre sur le zodiac. Quand ce fut le tour de Jana, elle remit le livre sous son blouson. Un des garde-côtes lui dit " fais voir ! Que caches-tu ? " Elle le lui tendit.

Au moment où il ouvrit le livre et le feuilleta, tous les réfugiés, abasourdis, écarquillèrent les yeux en direction de Jana. Le garde-côtes avec un sourire moqueur lui dit "Que vas-tu faire avec un livre vierge ? Des pages blanches ! ".



Catégorie B « Adolescents »

Jeunes de 12 ans à 17 ans

Catégorie B « Adolescents »

1^{er} prix

LE MUR DE SABLE

Mademoiselle Lorena EXEL ASQUITH

D'après mon père, cela faisait seulement quelques jours que nous marchions, mais pour moi une éternité s'était écoulée. À mes côtés, Sechee, l'âne que nous avons acheté avec nos derniers sous pour le voyage, trotta vaillamment, ignorant Simon, mon petit frère qui prenait un malin plaisir à lui jeter des poignées de sable.

Ce fut seulement plusieurs heures après que le soleil se soit couché que nous nous arrêtrâmes. Depuis que nous étions partis, mes parents étaient très stressés et n'arrêtaient pas de nous dire que tout allait bien mais que nous devions nous dépêcher. Moi, je savais pourquoi nous étions partis: j'avais surpris mes parents entrain d'en parler un soir. Ils disaient qu'à cause de la guerre, nous n'étions plus en sécurité et que nous devions quitter la ville au plus vite. Ma mère s'était alors mise à pleurer et j'étais vite retourné me coucher de peur qu'ils ne me voient. Le jour suivant, mes parents nous avaient appris que nous allions habiter chez ma tante mais que pour cela nous allions devoir faire un grand voyage à travers le désert. Simon était tout excité et je dois bien avouer que moi aussi je l'étais au départ, mais ça n'a pas duré longtemps. Dès le deuxième jour, le vent se leva et nous fûmes obligés de nous arrêter. Alors, dès que le temps nous le permettait, nous marchions pendant des journées entières sans nous arrêter.

Au matin du treizième jour, le vent se mit à souffler plus fort que d'habitude. Mon père disait qu'il ne nous restait seulement que quelques dizaines de kilomètres à parcourir et que si nous continuions à avancer nous arriverions sûrement le soir même au village. Mais plus le temps passait, plus le vent soufflait fort et nous peinions de plus en plus. Comme Simon n'en pouvait plus, mon père le prit dans ses bras. Moi, j'étais déjà grande et je me forçais donc à continuer sans me plaindre. Au bout de quelques heures, je fus obligée de m'appuyer sur Sechee pour marcher.

Le soir venu, le vent ne s'étant toujours pas calmé, nous nous arrêtrâmes pour nous reposer. Je fus réveillé dans mon sommeil par le bruit du vent. Mon père, déjà levé regardait autour de lui d'un air inquiet. Il m'apprit qu'il n'avait pas dormi et que comme le vent n'arrêtait pas de se renforcer, notre dernière chance était de partir immédiatement. Nous reveillâmes donc Simon, maman et Sechee et nous partîmes. À cause du vent qui semblait beaucoup s'amuser à nous faire perdre l'équilibre, chaque pas était une épreuve difficile et la fatigue n'arrangeait rien.

Pendant quelques heures nous avançâmes péniblement mais nous n'arrêtions pas de tomber. Comme nous tous, Simon avait peur et il pleurait sans arrêt. Pensant que nous n'avions pas encore assez de problèmes à gérer comme ça, Sechee avait décidé qu'il n'avancerait plus. Je le tirais donc de toute mes forces en lui affirmant que tout allait bien mais je pense que c'était plutôt moi que je voulais rassurer. Toujours est-il que Sechee dut comprendre que nous avions vraiment besoin de lui car il se remit à marcher. Mais même avec sa précieuse aide, je sentais que nous n'allions plus tenir très longtemps. Et au moment où je sentais mes dernières forces me quitter, à travers le mur de sable qui se dressait devant moi, j'aperçus au loin le village qui scintillait dans la nuit.

Catégorie B « Adolescents »

2^{ème} prix

AU JOUR LE JOUR Mademoiselle Salomé SCHWEIZER

Introduction-

Des scientifiques expliquaient avoir découvert une baleine à bosse chantant à 52 hertz: trop bas pour que ses congénères l'entendent. Personne ne sait si c'est une anomalie génétique ou la survivante d'une espèce éteinte mais il s'avérerait être l'animal le plus esseulé au monde...

21 Juin 1991 (23 jours avant) :

Son appartement plongé dans la pénombre, Mrs. Grey ne prenait même plus la peine d'ouvrir ses volets. Après tout à quoi bon ? Cela faisait des années que plus personne ne daignait vouloir de ses nouvelles. Mais 10 ans étaient passés et la lueur qui, autrefois pétillait de malice dans ses yeux, fut remplacée par un regard livide rempli de tristesse. Mrs. Grey se leva avec ardeur de son fauteuil et poussa un léger grognement signifiant que sa mémoire remuait le passé. Elle se dirigea d'un pas nonchalant jusqu'à la salle à vivre et prit le cadre qui était installé sur le guéridon. Elle regarda la photo attentivement puis une larme coula sur sa joue. Cette image, elle la connaissait dans ses moindres détails : les nuances, les objets, les teintes. Et même s'il le fallait, l'idée de s'en séparer la tirait de l'intérieur...

5 Juillet 1991 (10 jours avant) :

Marianne Hayes vivait dans un trois pièces se situant dans le 12^{ème} arrondissement. Chaque matin, elle s'en allait en soupirant pour gagner son travail. Pourtant, se disait Tommy quand il atteignait la cuisine, mère est divinement belle. Elle pourrait être danseuse dans un cabaret ! Mais la réalité le rattrapait vite car chaque matin Malckovitch, son camarade de classe, sonnait à la porte. Tommy n'avait pas la moindre affection pour ce dernier. Ce qu'il trouvait parfaitement déroutant était le fait qu'il ignorait totalement les remarques des gens. En arrivant devant l'école, il savait qu'il allait devoir affronter les *sitzpinklers*, les moqueries insultantes des élèves de sa classe. Il soupira et se dirigea vers l'entrée. La journée se déroula normalement : il entendait les enfants autour de lui fredonner : « Qui a gazé les *sitzpinklers* ? C'est le *gut* Hitler ! Qui va gazer Tommy ? Ce seront les Nazis ! » Tommy ne comprenait pas le besoin néfaste de ses camarades de chanter cette chanson, mais année après année, il finit par s'y habituer.

7 Juillet 1991 (8 jours avant) :

Mrs Grey est installée dans son fauteuil et écrit dans son journal :

« Assise dans mon fauteuil en moleskine, je laisse mes sentiments s'exprimer dans tes pages vierges. J'ai passé des années entières à me mouvoir dans mon chagrin. Il n'était pas question que quelque chose me refasse mal et le seul moyen pour empêcher cela d'arriver était de rester seule sans voir, ni entendre quiconque. Pendant toutes ces années, j'ai malgré tout réussi à apprécier la solitude. Mais malheureusement, rien ni personne ne pourra combler ce vide qui ne cesse d'enfler. Alors, assise toute seule dans mon salon je me questionne : la meilleure solution serait-elle d'aller le rejoindre? »

10 Juillet 1991 (5 jours avant) :

En rentrant ce soir-là, je découvris le journal du jour sur la table basse. C'était assez inhabituelle, avec le salaire de Mère, le papier se faisait rare à la maison. Je décidai de me servir un verre de lait, quand soudain une image du Cambridge News attira mon attention : « Milady Grey sort enfin au grand jour après 10 ans d'espace clos ! » disait la couverture. Mrs Grey...c'était impossible ! Depuis la mort de son mari elle avait même refusé d'ouvrir ses volets. Que se passait-il ? A ce même instant, Mère rentra, croisa mon regard de ses yeux intenses et je compris que l'on réfléchissait au même événement que venait de connaître l'Avenue Backer Street...

12 Juillet 1991 (3 jours avant) :

« Cher journal, j'ai enfin pris ma décision. Je dois d'abord t'avouer qu'après t'avoir refermé, j'ai entrepris de me servir un verre de lait quand tout à coup je me suis dit : Milady, tu t'es cachée pendant tant d'années, si telle est la décision que tu considères la plus adéquate alors reprends-toi et découvre pour la dernière fois le monde que tu t'étais efforcée d'effacer. Et soudain, comme si mon esprit avait divergé de mon corps, je descendais les quelques marches qui me séparaient du monde extérieur. »

13 Juillet 1991 (2 jours avant) :

Evidemment, l'exploit de Mrs Grey n'était pas passé inaperçu. Toutes les personnes de mon entourage, ne cessant d'en parler, ma curiosité grandissait de jour en jour et l'idée de ne pas l'avoir croisée me m'était en colère. Je voulais la voir. Bien sûr, il était évident que Mère désapprouverait cette idée. Je décidais donc de ne pas lui divulguer mon plan...

15 Juillet 1991 (jour J) :

« Aujourd'hui, c'est le bon jour. Je suis allongée dans l'herbe fraîche sur le bord du précipice. Je voudrais, cher journal, te faire part de mes dernières pensées et il me semble que c'est l'endroit idéal pour trouver l'inspiration. « Edouard, je pars te retrouver dans l'au-delà si cela existe. Je n'ai pas eu une vie malheureuse et tu m'as apporté tout ce dont une femme peut désirer. Je ne peux continuer de vivre en me disant que tout va s'arranger. Je n'y arrive pas. Si le bon Dieu existe je le pris de nous réunir dans l'autre monde. Je laisse ce cahier à quiconque le trouvera. Qu'il y découvre la sérénité et qu'il reparte du droit chemin. »

15 Juillet 1991 (jour J) :

Mère est partie depuis longtemps et c'était le moment idéal pour exécuter mon stratagème. Je m'en allais donc vers Backer Street. En arrivant devant la porte de l'immeuble, j'entrais et montais avec délicatesse les marches. M'apprêtant à toquer, je vis que la porte était entrouverte. J'entrais d'un pas décidé dans l'appartement et arrivant dans la salle à vivre, je remarquais une immense carte dépliée par terre. Sur celle-ci, un endroit avait été encadré plusieurs fois. Non c'était impossible. Elle n'allait quand même pas... Je me précipitais en dehors de l'appartement et courus aussi vite que je pus. La côte se trouvait à quelques kilomètres, mais je finis enfin par l'atteindre. A une dizaine de mètres, je percevais au loin une femme se tenant droite devant le bord de la falaise. Malheureusement, je n'avais plus de forces, mais je parvins à crier son nom. Mes intuitions étaient donc bonnes. Elle se retourna et je pus lire la stupéfaction dans ses yeux. Hélas, malgré mes sanglots je l'entendis dire au loin : « C'est maintenant, le vent se lève ! »

Catégorie B « Adolescents »

3^{ème} prix

Une dernière lueur d'espoir

Mademoiselle Fernanda EXEL ASQUITH

« -Vos papiers madame ? demande le garde sans même me regarder.

-Je... je n'en ai pas... monsieur.

-Police, emmenez cette femme ! »

Je me réveille en sueur. C'est déjà la cinquième fois que je fais ce cauchemar et le jour tant attendu est enfin arrivé. Je vais enfin partir de mon pays, le Venezuela. J'ai tout prévu : une voiture pour aller jusqu'à l'aéroport, des faux papiers que j'ai réussi avec l'aide de contacts dans la police et d'argent, tout est sensé marcher à la perfection. Ce n'est pas que je n'aime pas mon pays, au contraire, mais le Venezuela est un pays très pauvre et personne ne gagne vraiment bien sa vie ici. En plus je n'ai pas de famille ni de vrais amis alors rien ne me retiens ici. Je pars aux états unis ! Ma soeur aussi est partie l'année dernière vivre à Miami et en l'espace de six mois elle a trouvé l'amour de sa vie, s'est mariée et a trouvé un travail. Cet exemple en tête et une lueur d'espace dans les yeux, je prends mon sac et sors de la maison d'un pas décidé sans un seul regard en arrière. J'arrive dans le parking où on m'a donné rendez-vous et j'attends. Il n'est encore que trois heures du matin et il n'y a âme qui vive dans le parking. Le SUV noir qu'on m'a décrit arrive pile à l'heure prévue et je monte dedans.

-Celia Villanueva ? me demande le conducteur en me fixant de ses petits yeux noirs.

-Oui. C'est moi, je réponds d'une voix sûre.

Je regarde ma ville natale s'éloigner derrière nous. Nous roulons pendant un peu plus de deux heures sans échanger un seul mot avant d'arriver à l'aéroport. Je lui paye la somme prévue et me dirige vers la queue.

Soudain une voix de femme m'interpelle.

-Celia ! Celia, c'est toi ??

Je reconnais sa voix. C'est une amie d'enfance qui est elle aussi partie aux Etats Unis depuis quelques ans. Je meurs d'envie de me retourner, de la serrer fort dans mes bras et de lui demander de me raconter sa nouvelle vie en détails, de lui raconter mes projets de vie, mais je ne me retourne pas. Je ne peux. J'ai laissé mon ancienne vie derrière moi et je ne peux plus me retourner.

Je passe la sécurité et monte dans l'avion. Je ne ferme pas l'œil de tout le vol de peur d'être reconnue. Mes mains sont moites et je sursaute à chaque fois que quelqu'un passe à côté de moi. Quand j'arrive à San Diego tout se passe toujours bien et je peux enfin respirer normalement. L'air semble plus pur et j'arrive juste à temps pour voir le plus beau coucher de soleil de toute ma vie. C'est un coucher de soleil plein d'espoir et de promesses.

Dans le taxi, le conducteur n'arrête pas de parler et quand il prononce les mots «Venezuela» et «rapatrier» je me redresse promptement. Le conducteur me regarde.

-Quoi ? Vous ne saviez pas que le président veut rapatrier tous les sud-américains sans papiers ?

-Si, si... je réponds. Je me plonge dans mes pensées. J'aurais dû y penser, maintenant je vais devoir faire encore plus attention et être très discrète sinon ils me trouveront et me ramèneront au Venezuela.

J'arrive dans le petit hôtel que j'ai réservé pour la nuit. Les murs sont sales et déteints et le miroir est tout craquelé. Mais je me contente de ça. Il va falloir que je trouve un travail, un endroit où habiter, ce n'est pas fini, mais pour l'instant je m'écroule de fatigue sur le lit.

2 mois plus tard...

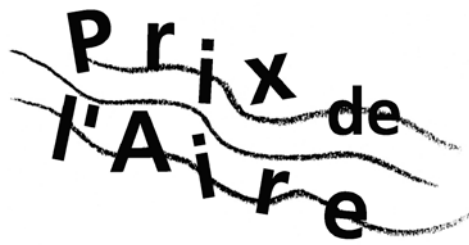
Je rentre à la maison épuisée, il est 22h30 et j'ai travaillé depuis 8h du matin dans un In-N-Out. Je gagne très peu, à peine assez pour vivre et tout l'argent que j'avais ramené du Venezuela je l'ai déjà dépensé depuis longtemps. Je loue un petit studio à 20 minutes du centre de San Diego. Le studio n'est pas mal mais j'arrive à peine à le payer. Je prends une longue douche pour me débarrasser de l'odeur de friture qui me colle à la peau toute la journée. Je me contemple dans le miroir : mes cheveux bruns foncés que je portais courts ont déjà repoussé, mes yeux ont perdu l'éclat qu'ils avaient avant et je ne prends plus soin de moi depuis longtemps déjà. Je me demande si venir ici a été une aussi bonne idée finalement. Mais je me suis promis de ne pas revenir en arrière alors je ferais de tout pour avoir une meilleure vie ici.

Le lendemain je retourne au travail comme tous les jours, je mets mon uniforme blanc et rouge et commence à travailler. Quelques heures plus tard les clients sont déjà nombreux et nous n'avons aucune seconde pour nous. Dès que je vois que personne ne fait attention à moi, je m'éclipse par la porte de derrière. Soudain j'ai du mal à respirer, tout semble tourner autour de moi, je titube. J'entends quelqu'un crier mon nom, puis c'est le noir complet.

Une lumière blanche m'éblouit à travers mes paupières closes, j'ouvre lentement mes yeux et regarde autour de moi. Je me trouve dans une chambre d'hôpital et une infirmière me tourne le dos. Je commence à paniquer, si l'infirmière me demande mes papiers et qu'elle se rend compte que je n'en ai pas, je risque de me faire rapatrier. Je fais mine de dormir et attend que l'infirmière s'en aille puis je me lève. Je remets mes habits et sors discrètement de la chambre. Je cours sans m'arrêter, les infirmiers me regardent passer sans comprendre. J'arrive enfin à la sortie, mais trop tard, la sécurité m'arrête. Je ne me débats même pas, ça ne sert à rien. Ils m'amènent au poste de police, on m'interroge, à partir de ce moment je ne fais même plus

attention a ce qui se passe. Ils me font prendre toutes mes affaires et me mettent dans un avion pour Caracas.

Je regarde par la fenêtre pendant tout le vol, je pense à ma vie, à ce qu'elle aurait pu être. J'aurais pu trouver un meilleur travail, rencontrer l'homme de ma vie, nous aurions eu deux enfants, un garçon et une fille, ils seraient allés dans une bonne école, auraient grandi dans un pays riche, j'aurais pu vieillir puis mourir heureuse aux côtés de gens que j'aime. Je me rend compte que les larmes coulent sur mes joues. Je pose ma tête contre la fenêtre et regarde les nuages. Comment ai-je pu être si naïve, je ne sais pas, ce dont je suis sûre c'est que le vent en se levant a emmené tout l'espoir qui restait en moi.



Catégorie C « Enfants »
Enfants de moins de 12 ans

Catégorie C « Enfants »

1^{er} prix

Chantier dévastateur Mademoiselle Pauline BRON

Le coucher de soleil rendait la journée magnifique, Tokyo était illuminé de plein de couleurs, une douce senteur émanait des stands, des pétales de cerisiers se baladaient dans la ville symbole de la fête du printemps. Il faisait bon errer dans les rues japonaises en festivité.

Mais les apparences étaient trompeuses, un parc en-dessous de chez moi commençait à être détruit. La raison pour laquelle ils le faisaient était tout aussi affreuse : ils voulaient construire des immeubles. Comme si ma ville natale n'était pas assez peuplée et polluée! Là-bas, il y avait des tas d'animaux! Ils étaient protégés, mais le nouveau gouverneur ne l'entendait pas de cette oreille, il ne pensait qu'à l'argent. Que pouvais-je faire à ça? Rien sûrement mais il fallait tenter le coup. Je rentrai chez moi et allai ruminer quelques plans machiavéliques. Le lendemain, je passais à la partie «attaque». Il n'était que sept heures mais j'étais trop excitée pour attendre plus longtemps. Je descendis au parc, les ouvriers en étaient aux préparatifs, ils s'étaient installés dans une clairière, un merle chanta, un écureuil grimpa à un arbre, il n'y avait personne d'autre à part moi et eux. Quand je pensais qu'ils allaient devoir bientôt déménager si je n'empêchais pas ce désastre, j'en avais des frissons dans le dos. Je sortis de ma rêverie en entendant mon ami roux grignoter une noisette. Bon il fallait que je m'y mette. Je renversai un énorme sac de pierres puis en utilisai quelques unes pour les jeter contre la grue et l'endommager. En pris d'autres pour les mélanger au béton et éparpillai le reste. Je continuai ainsi pendant toute la journée. Au bout de quelques temps, je réussis enfin, j'étais toute contente. Mon plaisir fut gâché un mois plus tard, lorsque je compris que j'avais gagné une bataille mais pas la guerre. Un nouveau chantier mais autre part. Alors que je pensais la poussière retombée, le vent ne faisait que se lever.

Catégorie C « Enfants »

1^{er} prix

Le chat qui vole

Mademoiselle Amanda ERISMANN

Il était une fois un petit chat qui était tout seul. Il y avait personne pour s'occuper de lui. Mais un jour, le chat rencontre un petit oiseau, il devait rejoindre sa tribu. Le chat lui dit:

- Bonjour qu'est-ce que tu fais là-haut ?

Et l'oiseau dit :

- Je dois rejoindre ma famille. Mais l'oiseau ne savait pas voler ! Du coup le chat monta dans l'arbre et il dit:

- N'aie pas peur, je vais voler avec toi. Mais l'oiseau lui dit:

- Mais les chats ne savent pas voler et le chat lui dit:

- Oui je sais mais je vais tenir une promesse et je la tiens.

Alors l'oiseau et le chat avancèrent au bout des branches et ils sautent. Boum !!! le chat et l'oiseau sont tombés. Mais le chat dit :

- Ce n'est pas grave, on va réessayer.

Alors ils avancent vers les branches et sautèrent, il s'est passé un miracle. Le vent a emporté le chat et l'oiseau a réussi à voler. L'oiseau rejoint sa tribu et le chat est devenu le maître du vent.

Catégorie «C « Enfants »

3^{ème} prix

La tempête

Mademoiselle Lucile RIOM

« Le vent se lève » dis-je. Cela arrive souvent, en Cornouaille, surtout en automne.

Quand il se lève, les volets claquent, les feuilles tombent des arbres, les nuages arrivent

poussés par les vents du nord. Un filet de pluie se met à tomber ; en vingt secondes, il pleut des cordes, des milliers de grosses gouttes éclatent sur le sol, les éclairs zèbrent le ciel, le tonnerre gronde, avec l'écho ça s'entend encore plus, c'est la tempête !

J'aime ça car j'ai l'impression que c'est la fin du monde et que je suis la seule survivante... . Je trouve ça magnifique, je descends à la plage (bien sûr, il n'y a personne) je danse, je danse, je m'arrête puis j'admire

Là, c'est la cerise sur le gâteau, les vagues se déchaînent, certaines font plus d'un mètre ! Mais je rentre, je suis déjà trempée jusqu'aux os.

Je toussoie, je crois que j'ai attrapé un rhume (ou une toux). Quand je vais me coucher (après avoir pris des médicaments), j'aime entendre le bruit de la tempête et celui de la mer tout près de moi.

Suivant les dégâts, nous n'allons pas à l'école, car des grands sycomores tombent parfois sur l'école, sur les maisons, ou encore sur les routes.

Le lendemain la tempête prit fin en début d'après-midi.

Prix de l'Aire

Commune de
 Bernex

 Commune
de Confignon

 librairie
du Boulevard